

## **SOUS LA LAME DE L'ÉPÉE**

### **NOTE D'INTENTION**

---

Ce court métrage est le portrait d'un invisible. D'un jeune adolescent silencieux et secret qui agit dans l'ombre. Un graffeur vandale.

Le parcours du film est celui d'une journée ordinaire dans la vie de Tom.

Tom a 15 ans, il est nonchalant et fermé comme beaucoup d'autres à son âge. Son origine, chinoise, le désigne certainement aussi aux yeux de beaucoup comme quelqu'un de discret, travailleur et inoffensif. Autant d'à priori racistes à l'égard des asiatiques. Mais c'est aussi comme si Tom avait endossé ce rôle pour mieux disparaître et ne pas attirer l'attention.

Il habite seul avec sa mère dans un appartement de proche banlieue parisienne et étudie dans un lycée parisien où elle travaille comme « agent de propreté », femme de ménage. A l'étroit dans ce quotidien familial et scolaire, la pratique secrète et illégale du graffiti est certainement ce qui rattache Tom au monde, ce qui le fait vibrer.

Face à sa mère, à Flo et aux autres élèves, il ne révèle pas ce qu'il pense. Le graffiti, qu'il dissimule volontairement est aussi ce qui le raconte le plus directement. En posant son Blaze\* autour de chez Flo, ou sur son trajet quotidien pour le lycée, Tom envahit secrètement tout son univers visuel. En posant son Blaze dans le lycée, il « salit » les murs que sa mère nettoie. Quand il pose son « BEST » dans le tunnel du métro, il s'enfonce un peu plus dans l'ombre et l'anonymat. Tout cela, par touches, raconte quelque chose de ce qu'il est et de ce qui l'habite.

Dans ce projet, le graffiti m'importe surtout en tant que tension vers l'autre, comme un message adressé à qui veut le voir et comme un geste qui raconte celui qui le fait.

Aujourd'hui en France, aucune ville, aucune zone rurale, aucun moyen de transport public n'est pas saturé ou discrètement marqué par des lettres peintes, écrites ou gravées qui viennent concurrencer les enseignes et publicités aux supports industriels. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en rendre compte. Le graffiti est partout, au-delà de tout débat moral ou esthétique. Une réalité qui n'a aucune justification ni autorisation préalable. C'est une démarche fondée sur la transgression. Cette pratique est presque devenue banale et s'est finalement fondue dans le paysage urbain malgré son illégalité et les risques pris par ceux qui l'ont édifiée au rang de culture.

Mais si ces réalisations sont exposées au grand jour, leurs auteurs restent invisibles. Ils exercent à l'abri des regards. Sur les sites Internet de partage vidéo, leurs visages se dérobent derrière des cagoules, des capuches rabattues. Ils sont filmés en contre-jour ou de dos, répondent à des patronymes bizarres de quelques lettres qui rappellent ceux de personnages de la culture pop du cinéma, du rap et de la bande dessinée.

Car si le but avoué est d'être omniprésent et légendaire, l'anonymat en est la contrepartie. Les graffeurs en activité ne doivent jamais être identifiés du grand public et des forces de l'ordre. Ils sont hors-la-loi, accusés des dégâts qu'ils provoquent sur le

béton, le mobilier urbain, les trains, les camions de livraison. En droit français, taguer est un délit qui peut entraîner jusqu'à 45 000 euros d'amende et trois ans d'emprisonnement.

Le métro parisien est le berceau du graffiti vandale en France et reste une plateforme d'expression toujours autant investie aujourd'hui.

Empruntés par des centaines de milliers de personnes chaque jour, pas un mètre carré des tunnels n'est épargné. Sur chaque ligne, les tags (simples signatures tracées), throw-up (lettres contournées et en volume) ou graff (lettres contournées et remplies) se succèdent sans répit.

De nuit et parfois de jour, des passagers clandestins descendent sur les voies pour tracer leurs lignes à la peinture blanche ou chromée, transfigurant ces galeries souterraines interdites au public. Sur ces murs, une histoire secrète du graffiti s'est écrite avec des centaines de blazes\* posés au risque de se faire « prendre » ou pire, de toucher le troisième rail électrifié par 750 volts de tension.

Ce film, court, est une esquisse de ce qui peut précéder la concrétisation d'une peinture sauvage sur un mur interdit.

Le portrait d'un ninja qui a fait de son invisibilité une arme, et du monde qui l'entoure un territoire à conquérir.

Héliel CISTERNE

\* pseudonymes des graffeurs